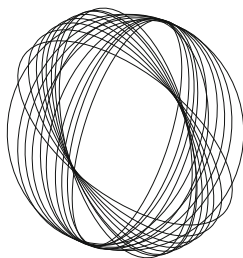


DU MONDE ENTIER

CARLOS MARCELO

# CAPTIFS AU PARADIS

ROMAN  
TRADUIT DU BRÉSILIEN  
PAR MYRIAM BENARROCH



*nrf*

GALLIMARD



*Du monde entier*



CARLOS MARCELO

CAPTIFS  
AU PARADIS

roman

*Traduit du brésilien  
par Myriam Benarroch*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

PRESOS NO PARAÍSO

© Carlos Marcelo, 2017.

*Ouvrage publié en accord avec Villas-Boas & Moss Literary Agency & Consultancy  
et son agent désigné L'Autre agence. Tous droits réservés.*

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Avec le soutien du



*À Luciana, pour l'étincelle.*  
*À mes adorables complices.*  
*À Ligia, toujours.*





« Ô mort, où est ta victoire ?  
Ô mort, où est ton aiguillon ? »

Première épître  
aux Corinthiens, 15, 55

« Peu importe désormais  
Ce qui fut perdu  
Seul importe ton sourire  
Et rien d'autre  
[...]  
Il est bon de savoir  
Que la solitude  
Est le début de tout »

« Je ne te veux pas ainsi »,  
Paulinho DA VIOLA

Océan Atlantique

Mer intérieure







## *Le passager du 19B*

- Monsieur...
- Mmm...
- Excusez-moi, mais ils ont demandé d'éteindre.
- Éteindre quoi?
- Votre portable. L'avion va décoller. Vous pouvez l'éteindre?
- Qui a dit ça?
- Le steward. Vous étiez en train d'écrire, je crois que vous n'avez pas fait attention.
- Fait attention à quoi? Je règle un truc important. Occupe-toi de tes affaires, va.
- C'est pas ça, c'est une question de sécurité.
- Et qu'est-ce que t'y connais, toi? Y a pas de putain d'interférences avec les portables. Je bosse sur du sérieux. Fous-moi la paix. Regarde par le hublot et ferme-la.
- Vous n'allez pas l'éteindre?
- Silence. Dehors, la pluie redouble de force. J'insiste.
- Il faut l'éteindre tout de suite!
- Tu me donnes pas d'ordres, eh, bouffon! Mêlé-toi de tes oignons.

— Baissez le ton quand vous me parlez.

— Regardez-moi ça, ces cheveux, cette barbe. Cette gueule cradingue. T'es qu'un merdeux qui vit dans sa merde.

— Je vais appeler le steward.

— Vas-y, appuie sur le bouton et demande de l'aide. Allez, appelle, espèce de cinglé. Dégonflé!

J'actionne le bouton d'appel du personnel de bord. Personne ne vient. Je reste debout et je fais des gestes en direction de la cabine.

— *Mesdames et messieurs, veuillez rester assis. Nous sommes en phase de décollage.*

L'avion roule sur la piste. Lorsque je me rassois, ma tête part en arrière. Ce n'est pas possible que j'aie à nouveau des vertiges, je ne peux pas courir ce risque. Je crie :

— Éteins ce portable, putain!

Je lève la main vers le téléphone, l'homme la repousse et se met à crier lui aussi :

— Pas touche, bâtard! C'est à moi, ça, personne ne touche à ce qui m'appartient!

— Vous n'avez pas le droit de mettre ma vie en danger...

— Ta vie? Qu'est-ce que t'y connais, toi... T'as peur en avion, hein? Tu dois faire dans ton froc, espèce de pédé! Tu sais ce que tu es? Une couille molle, tu entends? Une couille molle!

« Pourquoi j'ai le tournis juste maintenant? »

Au moment où il crie « couille molle » pour la troisième fois, je le prends par surprise. Je lui arrache le portable des mains, j'éteins le téléphone et je le glisse dans la pochette du siège devant moi. Réaction immédiate.

— C'est quoi, ça? Tu sais pas à qui t'as affaire, espèce de sous-merde!

Les veines de son cou palpitent, ses joues deviennent écarlates, son visage se gonfle de colère.

« Mon Dieu, ce fou a l'âge d'être mon père. »

L'avion continue à rouler. L'homme essaie de me faire face, je me frotte les yeux pour éviter son regard. Le pansement sur mon front commence à me gêner, j'ai trop envie de l'arracher avec mes ongles. J'entends les réacteurs tourner. C'est alors que jaillit le torrent :

— T'es une couille molle! T'as les yeux qui te brûlent parce que t'as pas fumé ton p'tit pétard avant d'embarquer, gros taré? T'es en manque, c'est ça? Gringalet barbu de mon cul... Je vais faire fouiller tes bagages qui doivent être blindés de beuh. Je connais les types de ton genre, une bande de camés. Tu fumes, hein, mecton! Tu traficotes aussi? Non, hein? T'es pas assez bon pour ça, tu restes dans ta merde et tu balances les autres.

— Je vais...

— Tu vas quoi? Tu crois que t'as les moyens? Me prends pas pour un gars de ton espèce. Comment tu oses toucher au téléphone d'un militaire? Y a plus de respect pour rien. C'est des couilles molles comme toi qui ont foutu ce pays dans la merde. T'es cuit, sale crapule. Tu ne sortiras de cet avion qu'avec des menottes!

— C'est bon, votre téléphone est rangé. On n'en parle plus. Je me sens pas bien et vous...

— Ah, maintenant t'as la trouille. Tu te couches. Et ça, là, sur ton front, c'est la trace d'une corne, non? Espèce de cocu! Je vais te faire arrêter. Mais avant, on va régler nos comptes dehors pour que t'apprennes à ne plus

jamais te mettre en travers de la route de ceux qui sont au service de leur pays. Ce genre d'affaires, je les résous à ma manière. Comme ça.

L'homme se frappe les bras si fort qu'ils se couvrent de marques rouges. Il retire le portable de la pochette du siège, le fait passer d'une main à l'autre et menace de le rallumer, y renonce. L'avion décrit une courbe et se positionne pour le décollage. Les moteurs font vibrer mes oreilles. J'approche mon visage du hublot. Le rideau de pluie m'empêche de localiser le point de repère que je cherche. Lorsque je finis par le trouver, je me rends compte que quelque chose ne colle pas. La colline est couchée sur le côté. À l'horizontale, le sommet dirigé vers moi. Je n'entends plus le galonné. Mon cœur s'emballe. Je ferme les yeux. Ça fait longtemps que je ne me suis pas senti aussi vaseux. J'ai le cerveau qui tangué. J'ouvre les yeux; la colline est toujours couchée. La lumière du bouton d'appel est restée allumée. Je pose mon bras sur mes yeux. Je ne veux plus rien voir, je ne peux plus rien voir. Il faut que je me calme, les autres fois, ça a marché. Je siffle une des chansons que le Hollandais avait laissées à l'hôtel de Lena.

*Better must come one day  
Better must come, they can't conquer me  
Better must come, yeah*

Delroy Wilson berce mes tympanes. Les yeux fermés, je réussis à me rappeler leur sourire : c'était beau quand Nanda et Dora souriaient ensemble. Les choses du monde extérieur cessent de tourner, le militaire assis



à côté ne va plus m'empoisonner la vie. Je regarde la colline à nouveau; sommet à la verticale tourné vers le ciel, comme cela a toujours été. Après le décollage, les voyants lumineux vont s'éteindre, et je me trouverai loin de ce dingue aux yeux injectés de sang. Pourquoi tant de rage?

« C'est un frustré, ça ne sert à rien de se prendre la tête. »

Je répète, à voix basse, maintenant :

— Ça ne sert à rien.

Le diagnostic posé, l'équilibre retrouvé, le soulagement, la musique, le souvenir des sourires de Nanda et de Dora, l'autothérapie, tout cela me reconforte; à mon silence, le passager du 19B répond par le silence et s'apaise enfin.

Esquissant un sourire, je tends le bras pour éteindre le bouton d'appel quand retentit le fracas d'une explosion.



# LE CHIEN ROUGE



## Un

Mes mains se mirent à trembler lorsque le commandant annonça qu'il avait décidé de renoncer au décollage afin d'évaluer l'état de l'appareil. Le pilote ne dit rien sur le bruit de l'explosion et il justifia encore moins la manœuvre qui avait planté l'avion, le laissant en travers de la piste, tel un touriste enduit d'huile solaire étalé sur la plage. J'entendis l'information donnée par un steward :

— *Ici l'équipage, situation sous contrôle.*

Je réussis à apercevoir les traces du dérapage, mais je doutai de ce que j'avais vu. Je pensai avoir peut-être été victime d'une autre hallucination provoquée par mon problème d'ouïe. J'entendis le militaire adresser ses commentaires à une passagère assise deux rangs devant :

— Le réacteur. Il est mort.

Je tentai d'intervenir :

— Qu'est-ce que c'était ?

Il me répondit en serrant les dents :

— Je t'ai pas causé, toi !

La femme ne lui avait rien demandé, mais le militaire poursuivit :

— Vous sentez que l'avion penche vers la droite ? Une panne du train d'atterrissage après ce freinage si brutal. Au bruit, le commandant a perdu un des réacteurs. Mais il a pris la bonne décision. S'il avait décollé, il n'aurait pas eu la force de monter et se serait crashé dans la mer. À cette heure, les requins seraient en train de choisir lequel d'entre nous constituerait leur dîner.

Le militaire ne montrait aucun signe d'affolement ; ce quasi-accident semblait le rendre euphorique. Il fut le premier à détacher sa ceinture. Il se redressa d'un bond et, brandissant son portable, il s'éloigna dans le couloir en direction des toilettes. Tandis que je reprenais mes esprits, d'autres passagers se levèrent et se mirent à parler à voix haute, tous en même temps. L'avion n'était pas bondé, loin de là, mais le vacarme résonna dans l'espace confiné. Je fis deux pas et tout se mit à tourner. Je faillis tomber sur la femme ; mes vertiges n'avaient pas disparu. La passagère me retint et je la remerciai d'un sourire. Elle sourit à son tour et dit :

— J'ai entendu votre discussion. Quel homme désagréable. Ça ne vaut pas la peine de discuter avec des gens de cette espèce.

— Il mettait notre sécurité en danger !

— Je sais bien, mais ces consignes ne servent à rien, mon garçon. Personne ne les respecte. Ça n'en a pas l'air, mais ici, c'est toujours le Brésil.

La femme regarda vers l'arrière pour voir si le passager ne revenait pas.

— Et vous aviez besoin de prendre son portable ?

Les gens comme lui sont armés et ils peuvent perdre la tête.

Je tentai de tranquilliser la femme. Je lui rappelai qu'il était interdit de transporter des armes à feu en avion. Elle saisit une boîte de lingettes et en sortit une qu'elle se passa sur les mains et sur le visage.

— Vous croyez que cet aéroport, plus petit qu'une gare routière, vérifie si on est armé ou pas? En plus, il a le droit d'être armé. C'est un militaire, vous le saviez? Il a dit qu'il allait appeler la base!

Il y avait un détachement de l'Armée de l'Air à côté de la piste et je m'inquiétai de voir le militaire marcher à pas rapides dans le couloir. Il parlait à haute voix dans son portable et semblait réclamer l'attention de tous :

— Oui! C'est ça, sergent. Un problème sérieux sur le réacteur. Il a aussi cassé son train d'atterrissage. Impossible de l'enlever de la piste sans le remorquer. Cet avion ne sortira pas d'ici. Pas aujourd'hui!

Sa stratégie fonctionna. D'autres passagers qui étaient au téléphone se turent durant quelques secondes. Lorsqu'ils se remirent à parler, ils criaient presque en faisant circuler l'information. Satisfait de l'impact de ses paroles, le militaire s'arrêta devant moi et, avec un sourire, ou plutôt une grimace, il me fit face tout en ordonnant à son interlocuteur :

— Appelez la police et envoyez aussi deux soldats. Tout de suite!

Il saisit l'attaché-case marron qu'il avait laissé sur son siège, fit demi-tour et, sans lâcher son téléphone, il se dirigea vers la porte de l'avion. Malgré mes vertiges, je tendis le cou pour le voir présenter une pièce d'identité

à l'hôtesse de l'air. Il s'écoula moins d'une minute avant qu'un steward, l'air à la fois gêné et effrayé, parvienne à ma hauteur et me murmure :

— Vous pouvez m'accompagner jusqu'à la cabine?

Comme le commandant me l'avait conseillé après que je lui avais rapporté ma conversation tendue avec le militaire, je descendis de l'avion et restai un moment à côté de la passerelle sous le regard du steward qui s'était adressé à moi. Je ne parvins à déceler aucun problème sur le réacteur, mais je regardai sous l'avion et reconnus à regret l'exactitude du diagnostic de l'homme en fureur : il ne restait pratiquement rien de l'un des pneus. Le train d'atterrissage, tout tordu, avait forcé l'appareil à racler la piste en zigzaguant. On voyait parfaitement les traces du dérapage sur la piste mouillée. Je lus le nom du steward sur sa chemise blanche. Eduardo semblait plus nerveux que moi après cet imbroglio. J'essayai de briser la glace :

— Apparemment, on ne va pas pouvoir continuer le voyage...

— Impossible. Et il semble qu'il n'y ait pas moyen de remorquer l'avion. On attend l'arrivée d'une équipe qui doit réparer l'appareil et libérer la piste.

— Mais comment ils vont pouvoir arriver si la piste n'est pas dégagée?

Je désignai les nuages sombres planant au-dessus de l'île et le rideau de pluie qui nous empêchait de voir la ligne d'horizon. Eduardo haussa les épaules et les sourcils, dans un geste plus convaincant que s'il avait déclaré « ils ne pourront pas arriver ». Je lui demandai si je pouvais fumer.



— Ici, sur la piste? Négatif.

Je fouillai quand même mes poches en quête de cigarettes, j'en trouvai une que je tins entre mes doigts, cela me calma un peu. Je suivis les derniers passagers qui sortaient de l'avion en direction du bâtiment rectangulaire de l'aéroport. Je reconnus un couple de clients de l'hôtel de Lena et me rappelai les avoir entendus rouspéter à propos du choix insuffisant de fruits proposé au petit-déjeuner. Difficile de ne pas prêter attention à ce que les gens disent et font lorsqu'on reste longtemps avec eux au même endroit. Deux jeunes filles, que cet imprévu avait rendues euphoriques, prenaient des photos du train d'atterrissage endommagé, indifférentes à la pluie fine. Eduardo, le steward, tenta de les en empêcher. Il n'y réussit pas et son visage se ferma complètement.

Derrière elles, je reconnus, casquette et lunettes noires, Diego Rodrigo, le dernier à débarquer. Il avait l'air contrarié. Il enfonça sa casquette sur sa tête, peut-être pour éviter d'être harcelé. J'avais connu l'acteur sur l'île. J'avais réparé le buggy qu'il avait loué et nous étions ensuite sortis boire quelques bières. Nous avions aussi fait une excursion dans les ruines d'un ancien pénitencier militaire, et de ces moments passés ensemble était née une certaine camaraderie. Il s'approcha de moi pour savoir ce qui était arrivé. Je lui résumai les faits, y compris mon arrestation imminente, comme m'en avait averti le commandant. Diego me demanda s'il pouvait m'aider.

— Je pense, oui. Tu vois la femme, là, devant, avec un sac fleuri? Elle m'a dit qu'elle avait tout entendu. Peut-être qu'elle sera d'accord pour raconter ce qui s'est passé.

— Je m'en occupe.

Diego agit rapidement. Il s'approcha de la femme, qui se répandit en sourires lorsqu'elle le reconnut. Il sourit à son tour, tous deux échangèrent quelques mots, ils firent un selfie avec son portable. Ensuite, il nota son numéro de téléphone et me le remit.

— Garde-le. Son nom est Diana. Elle ne voulait pas se mouiller, elle a dit qu'elle n'avait pas fait attention. J'ai insisté et elle a accepté de raconter ce qu'elle a entendu. Mais elle ne parlera qu'au téléphone, elle dit qu'elle est très stressée, qu'elle veut rentrer à l'hôtel.

L'acteur me dit qu'il lui fallait savoir quand partirait le prochain avion. Je le décourageai :

— Il n'y aura pas d'autre vol. Pas aujourd'hui.

— Sérieux? Mon agent va me tuer. C'est pas que j'y tiens vraiment, mais je devais arriver à Rio ce soir.

— Pose la question au steward.

Soudain sympathique, le steward, qui venait de reconnaître Diego, confirma l'annulation du vol. Il allait falloir faire appel à une aide extérieure pour réparer le train d'atterrissage, mais cela ne serait possible que si le temps s'améliorait; avec une si mauvaise visibilité et de telles rafales de vent, impossible. Une tempête arrivait sur nous, affirma-t-il, avant de mentionner la probable formation de vagues du nord, géniales pour le surf. Curieux, Diego demanda :

— Des vagues du nord?

À ces mots, Eduardo se lança avec passion dans une explication sur l'origine des vents sur l'île, aussitôt interrompue par le cri d'un homme arrivé par le portail situé tout près du bâtiment en brique rouge. Grand et gros,

l'homme agitait un badge tout en retenant sa casquette que la bourrasque risquait d'emporter.

— Hé, steward, envoie-moi le mec par ici !

Ma situation était toujours délicate, mais, lorsque je me mis à discuter avec le policier, ma nervosité se dissipa en moins de cinq minutes quand je vis la manière dont il se présenta (« commissaire Nelson Rangel, mais tout le monde ici m'appelle Nelsão ») et le souci qu'il manifesta envers mon état émotionnel.

— Tu peux allumer ta cigarette, mon garçon. Ici, il n'y a rien qui puisse exploser.

Nelsão affichait une attitude paternelle, mais il ne devait pas être beaucoup plus âgé que moi. Ses petits yeux, enfouis dans son visage bouffi, suivaient à la fois mes lèvres et les mouvements des autres passagers dans la minuscule salle d'embarquement. Sa peau était burinée par une exposition permanente au soleil ; les rides dansaient sur son front plissé. Sans oublier, bien sûr, ce ventre énorme, capable de faire sauter les boutons de sa chemise, trempée par la pluie et par la sueur. Si son corps présentait des signes de laisser-aller, son regard attentif indiquait que Nelsão contrôlait la situation et cela me calma.

Je me tranquillisisai en le voyant mener la discussion de façon très informelle, dans la petite salle de l'administration locale où il m'emmena après que j'eus fini de fumer dans le parking. Auparavant, nous nous étions arrêtés au bar où le commissaire avait acheté une cuisse de poulet et une boisson.

— Le commandant m'a dit que tu avais pris le portable du colonel.

— C'est vrai.

— Pourquoi tu as fait ça, mon garçon ? Tu es fou ?

Je lui racontai les faits sans fioritures, sans omissions. Pendant ce temps, Nelsão bataillait pour ouvrir le sachet de ketchup. À la fin de mon récit, le policier mordit dans la cuisse de poulet préalablement badigeonnée de rouge et conclut :

— Alors il a refusé d'éteindre son portable et il s'est mis à t'insulter. Quelqu'un peut-il confirmer ton histoire ?

Je lui transmis le numéro de téléphone de la femme au sac fleuri et il le mit dans la poche moite de sa chemise.

— Je vais essayer de trouver un moyen de régler ça, mais tu n'as pas choisi la meilleure personne avec qui te disputer, mon garçon. Tout le monde ici évite le colonel Dias Nunes. Même chez les réservistes, il passe son temps à menacer de mettre n'importe qui en prison pour outrage. Pratiquement toutes les semaines, il fait chier les nouvelles recrues pour pouvoir arrêter un pauvre mec quelconque. Cette fois-ci, c'est tombé sur toi.

Il me demanda mon nom.

— Tobias. Tobias Martins.

Nelsão prit la serviette en papier qu'il avait utilisée pour tenir sa cuisse de poulet, se frotta le front et la chiffonna avant de la lancer dans la poubelle. Il baissa la tête pour me regarder dans les yeux et me parler comme s'il se trouvait devant un enfant incapable de comprendre les conséquences d'une mauvaise blague.

— Tobias Martins, j'ai un plan. Je compte sur ta coopération. Tu vas m'aider à t'aider ?

Le commissaire m'expliqua ce qu'il avait l'intention de faire : j'allais demander pardon, il prendrait ma

déposition pour la forme et je serais relâché. J'acceptai. Je n'avais pas envie de céder, mais je ne voulais pas non plus être incarcéré par un militaire complètement crétin. Nelsão me demanda de rester dans la salle d'embarquement et se dirigea vers l'entrée de l'aéroport. Je me mis en quête d'un représentant de la compagnie aérienne. Seule derrière son comptoir, une hôtesse aux dents hyper blanches, très maquillée, me confirma que le vol était annulé. Elle ne put rien dire de plus. Elle fut interpellée à grands cris par un groupe de passagers qui exigeaient le gîte et le couvert. La jeune femme nous informa qu'elle devait attendre les consignes de son chef. Le brouhaha augmenta. Je pris une carte portant le numéro de téléphone de la compagnie aérienne et je m'éloignai.

Tout ce que je voulais, c'était rester tranquille. J'étais fatigué, très fatigué, trop de choses se bousculaient dans ma tête. Il fallait que je prenne mes médicaments pour me débarrasser des vertiges; j'avais fini la dernière plaquette la semaine précédente. Que je change mon pansement dans le dos. Que je trouve un endroit où dormir. Que j'envoie à Isa les images et les détails des propositions de circuits que j'avais élaborées. Que j'avertisse Dora que j'aurais du retard. Que je transcrive les notes prises la veille et que je les confronte aux descriptions des derniers chapitres du livre d'Amorim Netto. Quand je vis les taches de transpiration sur ma chemise, je compris que ce que je devais faire avant tout, c'était prendre une douche. Aussi, quand j'aperçus Nelsão dehors m'adresser un signe positif de ses deux pouces dodus, je n'attendis pas qu'il revienne. Je pris mon téléphone et appelai Lena.

— Salut, c'est moi. Le vol a été annulé. Je vais avoir

besoin d'un endroit où passer la nuit. Tout doit être complet. Tu as une place pour moi? Oui, ça peut être dans l'ancienne remise. Et je vais devoir aller au commissariat. Je t'expliquerai. Tu peux venir me prendre devant le Centre d'activités?

Je retrouvai Nelsão sur le parking de l'aéroport. Nous allions nous rendre au commissariat pour faire la déposition, me dit-il. Je remarquai, à côté, sur la base du commandement des Forces aériennes, un mouvement de soldats. Ils s'approchaient du portail de l'entrée, laissant derrière eux la plaque portant l'indication « Propriété de l'Union » ainsi que le buste de Santos-Dumont. La statue du père de l'aviation, dressée face à la route principale, tournait le dos à la piste d'atterrissage. Près d'une sculpture étrange, faite de pierre volcanique, je remarquai un couple qui parlait au téléphone, l'air préoccupé. Ils essayaient de trouver un hôtel où passer la nuit. Le commissaire me tendit son portable et me dit :

— Allez, on va régler cette affaire. Parle à Dias Nunes. Présente-lui tes excuses.

— Maintenant?

— Oui. On va régler cette histoire.

Je pris le téléphone, respirai à fond et me mis à parler vite, pour ne pas lui laisser le temps de m'interrompre :

— Colonel, je voudrais vous présenter mes excuses pour avoir raccroché...

Le militaire ne me laissa pas continuer.

— Quelles excuses? Tu vas regretter ce que tu as fait, espèce de bandit. Si je suis parti, c'est juste parce que j'ai une affaire urgente à régler. J'ai décidé de laisser tomber

pour aujourd'hui parce que Nelsão me l'a demandé. Mais je t'ai à l'œil, compris ?

Je balbutiai un « bonne journée » et je raccrochai. Le commissaire ne remarqua pas la frayeur qui m'avait envahi à la réponse rageuse du colonel. Il semblait satisfait du plan qu'il avait concocté et je décidai de ne pas le décevoir. Il monta dans un pick-up argent métallisé et ouvrit un paquet de biscuits pour fêter l'événement.

— Bon, c'est réglé. Comme je me suis engagé à prendre ta déposition, il a suspendu l'ordre d'incarcération.

— Ce n'est pas ce qu'il a dit.

— C'est juste pour faire chier. Quand tu embarqueras demain, laisse le colonel entrer le premier et regarde si l'avion est plein ou non. Une fois l'embarquement terminé, change de place et assieds-toi loin de lui. Tout le monde sait que ce mec est malade.

Nous arrivâmes au commissariat, une petite salle improvisée dans ce qui semblait être la cellule d'une ancienne caserne. Les pas pesants de Nelsão effrayèrent le margouillat qui se trouvait sur le bureau. Dressé sur ses pattes, cou tendu, le lézard me dévisagea. Il semblait curieux de savoir ce que je faisais là. Nelsão vit aussi la bestiole et me dit :

— Il est tranquille, il cherche seulement des miettes. Mais je vais le chasser de là.

À peine Nelsão eut-il tendu le bras que le margouillat se précipita vers une fente dans le mur, y entra et disparut. Le commissaire brancha le ventilateur, mais les pales refusèrent de tourner. Nelsão fit une grimace. Il se plaignit de ses collègues de Recife qui disaient qu'il faisait un travail cool, mais il n'était pas facile de s'occuper de

tout pratiquement tout seul, il n'arrivait pas à s'habituer à la précarité du matériel et du personnel. Pour ne rien arranger, l'équipe n'était pas au complet. L'un des agents avait pris ses vacances avant la date prévue et l'avait laissé en plan. Ils n'étaient que quatre pour affronter toutes sortes de problèmes et de réclamations, en particulier les week-ends.

— Et le dimanche soir, mon garçon, le commissariat est animé. Beaucoup de gens picolent et après, c'est sur moi que ça retombe. Le fait qu'il y ait plus d'hommes que de femmes sur cette île est un problème. Ceux qui vivent ici ne voient même plus comme elle est belle, beaucoup de gens se plaignent qu'il n'y a rien d'intéressant à faire. Moi, je me plais ici, je n'échangerais ce lieu contre aucun autre au monde. Mais tu ne peux pas savoir de quoi les gens sont capables quand ils n'ont rien à faire.

Tout en soulignant qu'il appartenait au groupe des natifs de l'île qui ne se plaignaient pas de la vie, le commissaire affirma qu'il avait besoin de changer d'air. Et ses congés débutaient la semaine suivante.

— Un mois ?

— Oui, on est deux équipes à se relayer. On travaille un mois complet, on est en congé le mois suivant. Ça, quand l'autre commissaire, celui qui habite à Recife, ne se débrouille pas pour reporter son retour et celui de son équipe, évidemment. Mais en fait je peux comprendre, tout le monde ne peut pas assurer. Il y a des commissaires qui préfèrent même aller dans le sertão.

Je suivais sans grand intérêt le récit détaillé de l'activité policière sur l'île. Ma tête était loin de là, sur le continent. Je voulais avertir Isa que le vol avait été annulé. Je voulais



aussi parler à Dora, nous avions prévu d'aller manger une pizza ce soir. Qu'est-ce qu'elle devait être en train de faire, là, est-ce qu'elle était rentrée de la danse? De quoi aurait-elle envie dimanche, parc ou piscine? Pourquoi était-il parfois plus difficile de me rappeler le visage de Dora que celui de Nanda?

Nelsão interrompit mes divagations :

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Tobias?

Je lui expliquai que j'avais été engagé par un voyageur pour prendre des photos et concevoir des circuits touristiques comportant des attractions historiques sur l'île. En m'écoutant, Nelsão essaya de démarrer l'imprimante, qui ne donna aucun signe de vie. Il répéta l'opération. Rien. Il se baissa pour retirer la prise et, lorsqu'il la rebrancha, il reçut une décharge électrique.

— Putain de sa mère! Quel choc, bordel!

Le commissaire souffla sur ses doigts tandis qu'il pestait contre une autre absence, celle de l'officier de police judiciaire.

— Le mec s'invente une tendinite, il se prend une semaine d'arrêt de travail, reste chez lui à se tourner les pouces et, en plus, il laisse le matos dans un sale état.

Il s'était calmé et pianotait de ses deux seuls index sur le clavier crasseux.

— Ce travail que tu entreprends est essentiel. Il y a beaucoup de ruines sur l'île et presque personne n'y fait attention. Mais ce que je dois mettre ici, c'est ta profession.

— Historien.

— Quelle merde, non?

La sincérité de Nelsão me blessa davantage que toutes les insultes de Dias Nunes. Il essaya de se rattraper :

— Excuse-moi. Je voulais dire que, du point de vue de l'argent, ça doit être compliqué. Mais c'est un beau métier, raconter l'histoire des gens, des lieux, de ce qui s'est passé, très important pour la société...

Trop tard. Les mots de Nelsão m'avaient rappelé l'expression de déception de ma mère quand je lui avais annoncé quelles études j'allais entreprendre après le bac, un mois avant l'accident de voiture qui les avait tués, mon père et elle. Ce souvenir augmenta ma nausée.

— Tout va bien, mon garçon ?

Je lui racontai que j'avais des vertiges permanents à cause d'un problème d'oreille interne.

— C'est comme une labyrinthite, mais en bien pire. Je perds mes repères, je vois tout couché. Je dois rester tranquille un moment, les yeux fermés, jusqu'à ce que tout revienne à sa place.

— Et ce sparadrap que tu as sur le front ? voulut savoir le commissaire. Tu t'es fait mal en te baignant, tu t'es cogné contre une pierre ?

— Non, c'était pendant une randonnée à la plage de Leão. Je cherchais les ruines du fort. Je crois que j'ai glissé.

— Quand on ne connaît pas l'endroit, on doit faire gaffe. On a eu ici un surfeur qui s'est retrouvé avec une fracture ouverte, impossible de la réduire à l'hôpital, les secours ont mis du temps à arriver, le mec a failli perdre sa jambe.

Nelsão me signala qu'il avait besoin de mes données

personnelles pour terminer la déposition. Il me demanda mon adresse.

Je me mis à lui dicter des sigles et des numéros. Nelsão trouva ça bizarre.

— Ce sont les sigles de Brasilia, expliquai-je. J’y ai vécu presque toute ma vie, je donne l’adresse de Brasilia sans réfléchir quand on me demande où j’habite. Tu as besoin de mon adresse actuelle, bien sûr. C’est à São Paulo.

Nelsão ignore ma distraction et s’enthousiasma :

— Tu es de Brasilia ? Tu es né là-bas ?

— Oui. Mais j’en suis parti il y a pas mal de temps.

— Tu es un vrai Brésiliense ! Tu sais que je meurs d’envie de retourner à Brasilia ? J’y suis allé il y a très longtemps, chez un oncle, un frère de mon père. Un de mes cousins, le fils aîné de cet oncle, est commissaire dans la région du Núcleo Bandeirante. J’adore le rock de Brasilia, de temps en temps j’essaie de jouer des morceaux sur ma guitare.

Je fis un signe de tête, feignant d’être intéressé. Le commissaire poursuivit :

— C’est ce que je dis toujours... Ça oui, c’était du rock, il y avait du contenu, pas comme ces conneries qu’on entend à la radio. J’ai encore aujourd’hui des cassettes que mon cousin m’avait envoyées. Tu connais Renato Russo ?

La découverte de mes origines avait rendu Nelsão si euphorique qu’il ne fit qu’une bouchée des deux derniers biscuits du paquet. Ce qu’il ne savait pas, c’est que Renato Russo ne m’avait jamais intéressé. Je n’écoutais pas de rock national, encore moins les chanteurs de

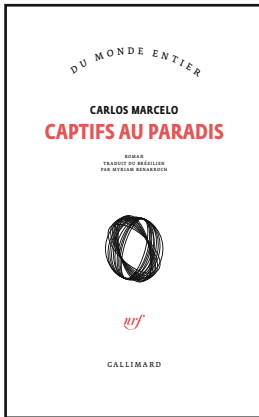
# CARLOS MARCELO

## CAPTIFS AU PARADIS

Tobias Martins arrive dans l'archipel de Fernando de Noronha avec un but précis : il doit concevoir et rédiger un guide de voyages afin d'attirer de nouveaux touristes vers cette destination de rêve. Car ces îles sont l'un des secrets les mieux gardés du Brésil. Situées au milieu de l'Atlantique, dans la zone intertropicale, elles constituent une superbe réserve naturelle et un paradis pour les amateurs de surf, de plongée et de sports marins.

Accompagné de sa playlist aux rythmes de samba et de bossa-nova, Tobias nous fait découvrir les paysages somptueux de l'île principale ; mais il ne tarde pas à comprendre également que, derrière la carte postale, se cache un monde bien plus complexe et dangereux. Une avarie sur l'avion qui relie Fernando de Noronha au continent, un double crime dont le mobile reste obscur, et la menace d'une gigantesque vague déferlante suffiront à montrer une fois de plus aux touristes — et à Tobias — que sous ces joyeux tropiques, les frontières entre fête, rêve et enfer ne sont jamais bien définies.

*Carlos Marcelo est le rédacteur en chef de l'un des plus grands journaux brésiliens, l'Estado de Minas. En 2009, il a publié une biographie intitulée Renato Russo – le fils de la révolution, sur une vedette de rock brésilienne, décédée des suites du VIH au milieu des années 1990. Son livre sur la musique traditionnelle brésilienne, Histoire du Forró, a été finaliste des Jabuti Awards en 2012. Captifs au paradis est sa première incursion dans le monde de la fiction.*



## Captifs au paradis Carlos Marcelo

Cette édition électronique du livre  
*Captifs au paradis* de Carlos Marcelo  
a été réalisée le 25 avril 2019  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072792564 - Numéro d'édition : 335093).  
Code Sodis : N97132 - ISBN : 9782072792571.  
Numéro d'édition : 335096.